

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3012.

SAMEDI 11 SEPTEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED JOUSSELIN



LES VISITES DU GÉNÉRALISSIME AUX ARMÉES. — On sait que le général Joffre, avec une vaillance et une activité admirables, se tient constamment en rapport avec les chefs des différentes armées, et se rend très fréquemment, en auto, sur les divers points du vaste front français. Le voici, s'entretenant avec l'un de nos généraux les plus brillants et les plus appréciés.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

OFFICIERS DU KAISER

Qui ne les a vus, sur l'esplanade de Metz ou à la Robertsau de Strasbourg, cambrant les reins, bombant la poitrine, la face rasée de près, à la de Moltke, raides, empesés, monocle à l'œil, corsetés, casquettés, promenant leur air dédaigneux et leur grand sabre avec une arrogance qui aurait inspiré à gavroche l'expression de *têtes à gifles*. Ces gentilshommes ne descendent pas d'un trottoir pour laisser passage à une femme; ils s'installent partout en maîtres, prennent, en wagon, les bons coins, quittes à en déloger le bagage d'une voyageuse timide et isolée; aux terrasses des cafés, ils bousculent les paisibles consommateurs et s'annexent pour chacun d'eux trois chaises, afin de se carrer à l'aise; ils s'ingénient à bien établir, par des mines savamment dédaigneuses, qu'ils forment une caste, un monde, distinct de la nation et supérieur à elle, une corporation d'initiés, affranchis des règles communes et des obligations sociales. Le moindre cadet est aussi orgueilleux qu'un chef d'armée; tous, de quelque grade qu'ils soient investis, méprisent leurs soldats, vil troupeau, qu'ils considèrent comme étant de race subalterne et dont ils s'appliquent à briser l'individualité au moyen de procédés brutaux qui datent du grand Frédéric.

Un échappé de l'armée allemande a dévoilé sans réticence l'horreur de ses souvenirs de caserne et la répugnante façon dont les soldats du Kaiser sont traités par leurs instructeurs. Les coups de poing, les coups de crosse sur la tête, le nez, les fesses, les tibias, et les chevilles sont gentilles courantes et quotidiennes. Mais on fait mieux: il n'est pas rare de voir un officier enfoncer des aiguilles dans les mollets d'un conscrit suspendu par les mains au trapèze, pendant un exercice de gymnastique; d'autres malheureux seront « obligés de nettoyer le sol de la caserne au moyen d'une brosse à dents »; ou bien devront exécuter le maniement d'armes, avec chargement complet du sac, à proximité d'un poêle chauffé au rouge; ou encore rester assis des heures entières sur le pied d'un tabouret; — ces deux derniers supplices amènent, au bout d'un temps plus ou moins long, l'évanouissement. En 1893, un soldat badois mourut à Dorlach pour avoir été forcé d'avalier, par punition, sa soupe bouillante. Et la *Chronique médicale* du 15 avril dernier, citait, au nombre des châtimens usités dans l'armée allemande, certaines horreurs, — que je m'excuse de rapporter, — et que les officiers du Kaiser imposent à leurs hommes, en les obligeant, par exemple, à manger leurs déjections, à lécher les crachoirs, et, — c'est le plus fréquent, — « à tenir la bouche ouverte, pour que l'officier puisse y envoyer des crachats ».

Il n'y aurait qu'à taire de si répugnantes et sadiques imaginations, si les officiers boches ne les avaient fait entrer dans l'histoire; ils ont traité les Belges comme ils traitent leurs soldats; le peu que l'on connaît encore de leur immonde conduite dans les Flandres stupéfiait par une sorte de surenchère d'ignominie et de raffinement; on se demandait avec effroi dans quel borbier moral ces pseudo-gentilshommes teutons avaient puisé semblable perversion: ce borbier n'est autre que la mentalité habituelle de ce corps d'officiers qui se croient et qui se disent élus de Dieu et parés de tous les mérites. Quelques faits, pris au hasard dans les actes authentiques du martyrologe belge transforment en évidence cette constatation.

« A Gilly-Hauchies, racontent de pauvres femmes emmenées en troupeau éperdu sur les routes, les Allemands nous font agenouiller, nous crachent à la face et nous lancent de l'eau, pendant qu'un officier et plusieurs hommes tournent autour de nous, piquant dans le tas à coups de baïonnette ». A Schaffen, ces messieurs, par manière de jeu, « brisent à un homme les bras et les jambes » pour le plaisir de le regarder traîner ses membres disloqués; à Louveigné, pirs d'un désir de « tir aux pigeons », ils laissent leurs soldats « lâcher les prisonniers avec ordre de les disperser et de les abattre à la course »; à Visé, ils lardent de coups de sabre M. Cognon, un notable habitant du bourg, et le poussent à l'eau, ravis de le voir barboter,

prenant d'une main ses intestins déchirés et s'efforçant, de l'autre, de tirer une barque, jusqu'à ce qu'il meure.

Et puis il y a « les bonnes farces »; ces formidables farces d'invention satanique, qui font rire aux larmes ces brutes saoules: « bonne farce » l'aventure du curé de Roseliès qui, accusé d'avoir tiré sur les Allemands, comparait à la *kommendantur*, se justifie facilement et obtient de ses juges un sauf-conduit, rédigé en allemand et qu'il devra présenter à l'officier commandant la troupe qui occupe le village. Fort de son innocence, si clairement démontrée, le brave ecclésiastique, avant de rentrer chez lui, aborde le dit officier, lui exhibe le papier sauveur: le Prussien rit, commande quatre hommes, et le prêtre est aussitôt fusillé: on avait trouvé *amusant* de faire porter par lui-même son ordre d'exécution.

« Bonne farce » ce soin qu'ils mettent à prolonger l'agonie et les angoisses de leurs victimes: à F... après avoir brûlé cent quatre-vingt-dix maisons, et massacré vingt-deux personnes, ils se saisissent du curé et le font assister à l'érection d'une potence à laquelle il va être pendu; quand la potence est dressée, ils expliquent au martyr qu'on va, au préalable, lui couper le nez et les oreilles; puis ils le contraignent à tenir, longtemps, les yeux grands ouverts, fixés sur le soleil, qui est ardent: on est au 18 août; on le pousse dans une maison en flammes et on l'y enferme; on l'en retire au moment où il va périr étouffé et on le conduit devant son église: « regarde-la bien, c'est la dernière fois! » Les officiers boches déchirent sous ses yeux, en tout petits morceaux un drapeau belge; ensuite ils tombent sur le pauvre curé à coups de cravache, de ces grosses triques de cuir tressé dont font usage les cavaliers teutons. Le prêtre, en sang, épuisé, — le supplice dure depuis neuf heures du matin et la nuit est proche, — s'évanouit; on le relève à force de coups et on lui ordonne de s'en aller, au plus vite; tandis qu'il titube, essayant de courir, les soldats le fusillent à dix pas; il roule, atteint de plusieurs balles; les bourreaux l'abandonnent là; « il fait le mort », et à l'aube, trouve un asile: c'est lui-même qui, devant les enquêteurs officiels a relaté son martyre. « Bonne farce » d'un autre genre: à l'abbaye de Leffe, le père prémontré Nicolas est fusillé en même temps que deux religieux du même couvent. Les officiers se gaudissent de revêtir les robes blanches des moines assassinés et de piller, en ce costume, le monastère. On vit ainsi de faux prémontrés circulant par le pays en automobile et fumant de gros cigares. Un dîner fut même servi à ces officiers par un soldat affublé d'une soutane blanche toute élaboussée de sang. Excellente plaisanterie encore: à Montigny-sur-Sambre, une mère est obligée de jeter, de ses mains, dans une citerne, son enfant qu'elle allaite, sinon on tuera ses autres petits: ah! qu'on a rit des hésitations de la malheureuse, et de ses convulsions de désespoir, et du grand geste fou qu'elle a fait, en obéissant... la chose s'est passée rue de Gilly. Et voici la fine fleur de leur finesse: c'est un papa qui raconte: « Les Allemands m'ont pris avec mon petit garçon: le soir de notre premier jour de captivité, trois officiers sont venus chercher l'enfant; ils l'ont gardé deux heures; ils l'ont ramené en disant qu'il avait un *souvenir d'allemands*. Il avait le bout du nez et le pouce brûlés par un cigare enflammé. C'étaient des officiers portant le n° 59. Ils avaient entre trente-cinq et quarante ans. Ils ont emmené l'enfant dans le bois. Ils étaient ivres. Il a trois ans! »

Il est manifeste que des hommes, si sauvages soient-ils, ne s'improvisent pas tortionnaires aussi émérites: il y faut une préparation; ce n'est ni la peur, ni la haine, ni encore moins l'ivresse de la victoire qui suscitent en des cerveaux de soi-disant civilisés ces imaginations perverses. Celles-ci sont le fruit d'une lente éducation: les officiers du Kaiser ont gagné, peu à peu, ce besoin malsain de jouir des souffrances d'autrui: à force de torturer leurs soldats, ils en sont venus à se plaire aux grimaces affreuses des agonisants, aux regards d'angoisse de ceux qui vont mourir, au cri de la femme qu'on dépouille pour mieux la déchirer, à la vue des plaies et du sang. Cette effroyable manie a un nom, qu'elle doit à son démoniaque apologiste: le *sadisme*. Ce sont des bourreaux

savamment dressés que le militarisme prussien a lâchés sur le monde. Il les a, par ordre, accoutumés à s'exercer sur les recrues allemandes, afin d'être bien certain que, l'heure venue, toute pitié serait en eux émoussée et que ces champions de la *kultur* satisferaient avec volupté, pour le grand châtimement des ennemis de l'Allemagne, ce goût, vite insatiable, de la chair pantelante et de l'agonie savourée.

Quand on saura tout, quand les survivants de ce cyclone d'épouvante oseront enfin parler, quel anathème s'élèvera, de tous les points du globe, vers cette nation à jamais déshonorée dont les soldats portent dans leurs sacs des mains d'enfants, et dont les officiers se grisent et rient en grillant vifs des femmes et des vieillards!

M. Carton de Wiart, l'éminent ministre de S. M. le roi Albert, rappelait récemment que, dans le vieux musée de Namur, planté de façon si pittoresque au port de Grognon, dominant le confluent de la Sambre et de la Meuse, il y a un mystérieux monument funéraire que son style rattache au xv^e siècle. C'est une vieille pierre sculptée à la façon fougueuse de cette époque. Les visiteurs du musée ne lui accordaient naguère pas grande attention; elle était là, parmi d'autres vieilles pierres, plus anciennes ou dont l'histoire et la structure passaient pour plus intéressantes.

Celle-ci, en effet, demeurait, pour les archéologues, une sorte d'énigme: elle représente, gisant étendu sur une dalle, un corps décapité. C'est un chevalier revêtu de l'armure et des cuissards; les mains croisées sur la poitrine, dans un geste hiératique; mais c'est un chevalier sans tête. Pas un nom, pas un blason, pas une date. Seulement, sur la dalle, on lit cette devise en lettres gothiques:

Heure viendra qui tout payera.

Comme on n'était jamais parvenu à identifier ce monument funéraire; comme on ne savait ni le nom ni l'histoire de l'homme dont l'effigie tronquée séjournait là depuis bien des années, et que, probablement, on ignorait aussi de quelle église, de quelle nécropole ou de quel caveau mortuaire provenait ce monument, les savants le dédaignaient un peu, comme ils dédaignent d'ordinaire, ce qui ne prête pas à commentaires ou à dissertations.

Mais les rêveurs à qui plaît le mystère s'arrêtaient volontiers devant lui. Qui est-ce? est une question d'autant plus aguichante qu'on sait qu'elle restera sans réponse. Quelque seigneur des temps troublés de jadis, qui, vaincu par un puissant rival, a perdu la vie dans une lutte sans merci? Quelque chevalier victime d'un drame d'amour ou d'une trahison, injustement condamné à l'échafaud et léguant sa revanche à la postérité? Pourquoi cette devise? Est-ce le dernier mot du condamné, posant son cou sur le billot fatal et donnant aux vengeances lointaines ses dernières pensées? Toutes hypothèses qui prétaient au roman et à la fantaisie: l'imagination avait libre cours en présence de ce décapité inconnu.

Aujourd'hui on sait: on n'a plus de doute; en songeant, de loin, à l'antique pierre tombale de leur musée, les Namurois chassés de leur pays ont senti que ce fantôme de pierre était celui de la revanche. Il est là, impassible mais éloquent, cachant son nom, son lieu natal, la cause de sa mort, la date de son supplice, son titre, ses dignités abolies, afin de mieux fixer dans l'esprit de ceux qui l'ont contemplé la devise vengeresse:

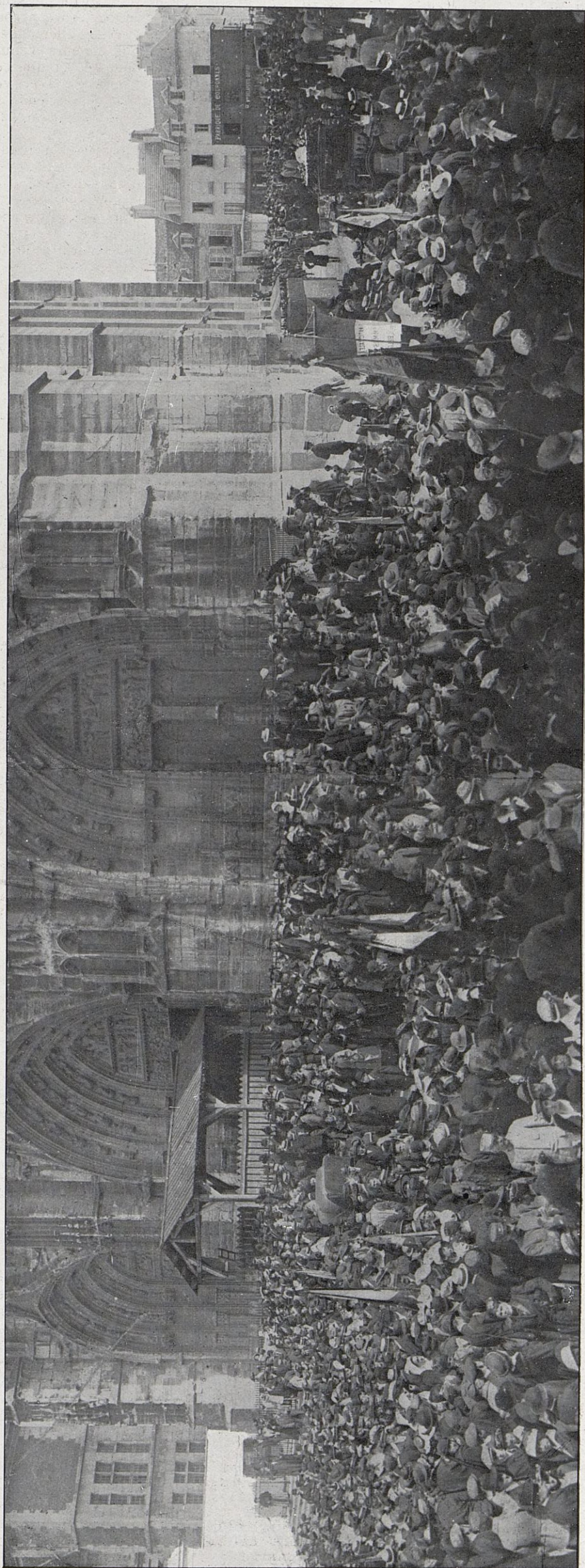
« Heure viendra qui tout payera ».

Il gît sur la dalle nue; on le croit mort, mais il parle; depuis des siècles il répète ces cinq mots, toujours les mêmes, afin qu'ils demeurent incrustés, indéfectibles, dans la mémoire de tous les passants. Et c'est pourquoi les Belges, dans l'attente des glorieuses heures qui sont prochaines, ont confiance en la prédiction du mystérieux prophète sans tête qui leur enseigne que *tout se paie*.

Seulement, grâce aux officiers du Kaiser, l'*addition* se trouvera, en fin de compte, singulièrement grossie.

G. LENOTRE.

A toute réclamation, ou à toute demande de changement d'adresse, nos abonnés sont priés de vouloir bien joindre la bande d'envoi du dernier numéro.

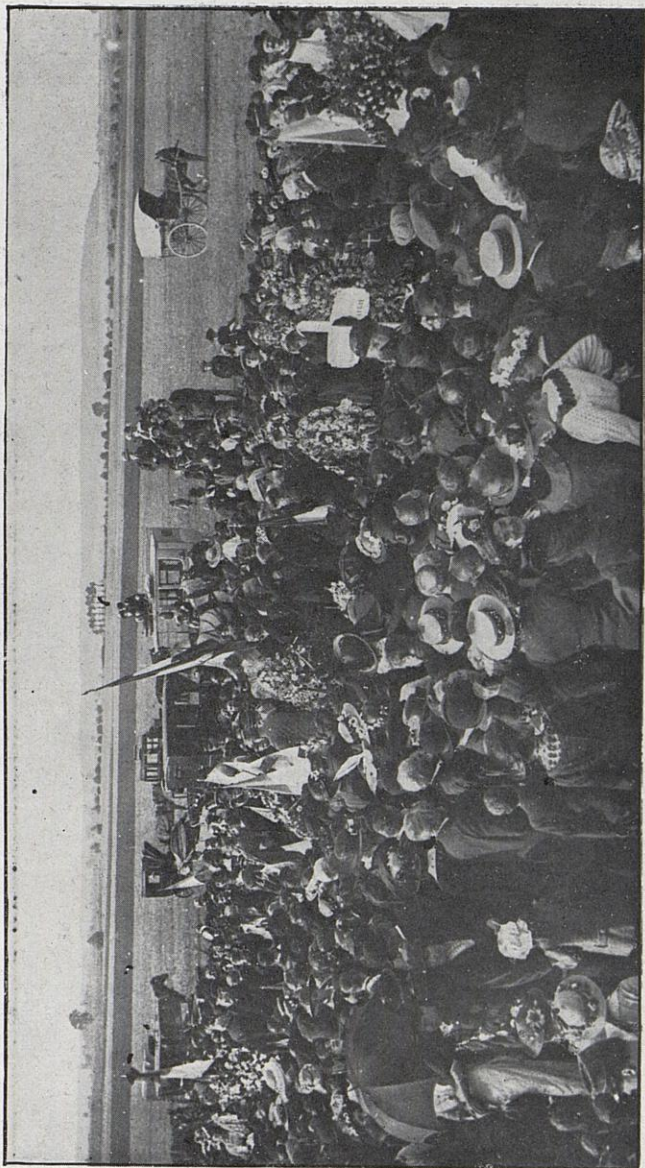


La foule, trop nombreuse pour pénétrer dans le sanctuaire, assiste devant la cathédrale de Meaux à la messe anniversaire, le 5 septembre 1915.



NN. SS. Chesnelong, évêque de Sens, Gibier, évêque de Versailles et Marbeau, évêque de Meaux, visitent avec le général Michal les tombes du cimetière de Barcy.

L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE



Sur la grande tombe de Neufmoutiers, le clergé prie pour les vaillants soldats dont l'héroïsme, il y a un an, sauva la France



DANS LA PRESQU'ILE DE GALLIPOLI. — Panorama de la côte où ont eu lieu les débarquements de troupes.



À gauche le fort de Seddul-Bahr. Au centre un transport de matériel. À droite un camp des alliés.

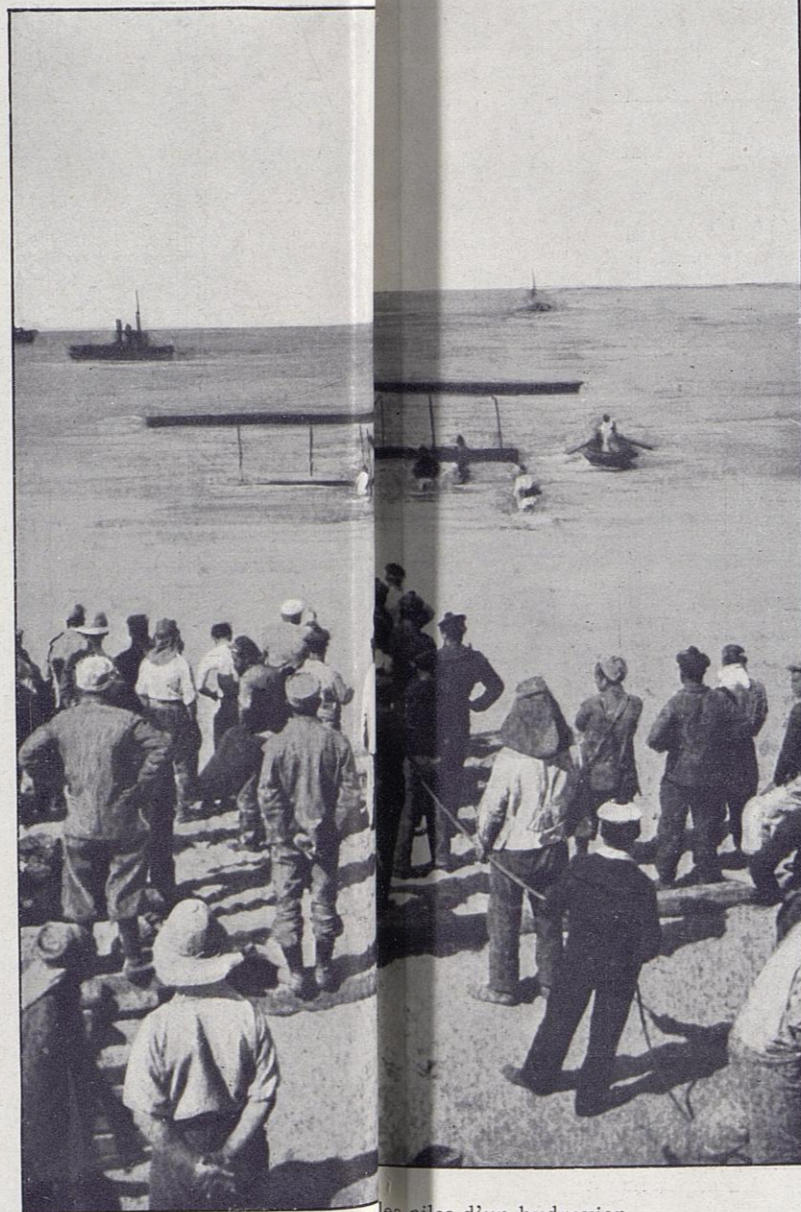


Canons de marine anglais dressé en batterie dans les dunes.

LA SITUATION AUX DARDANELLES

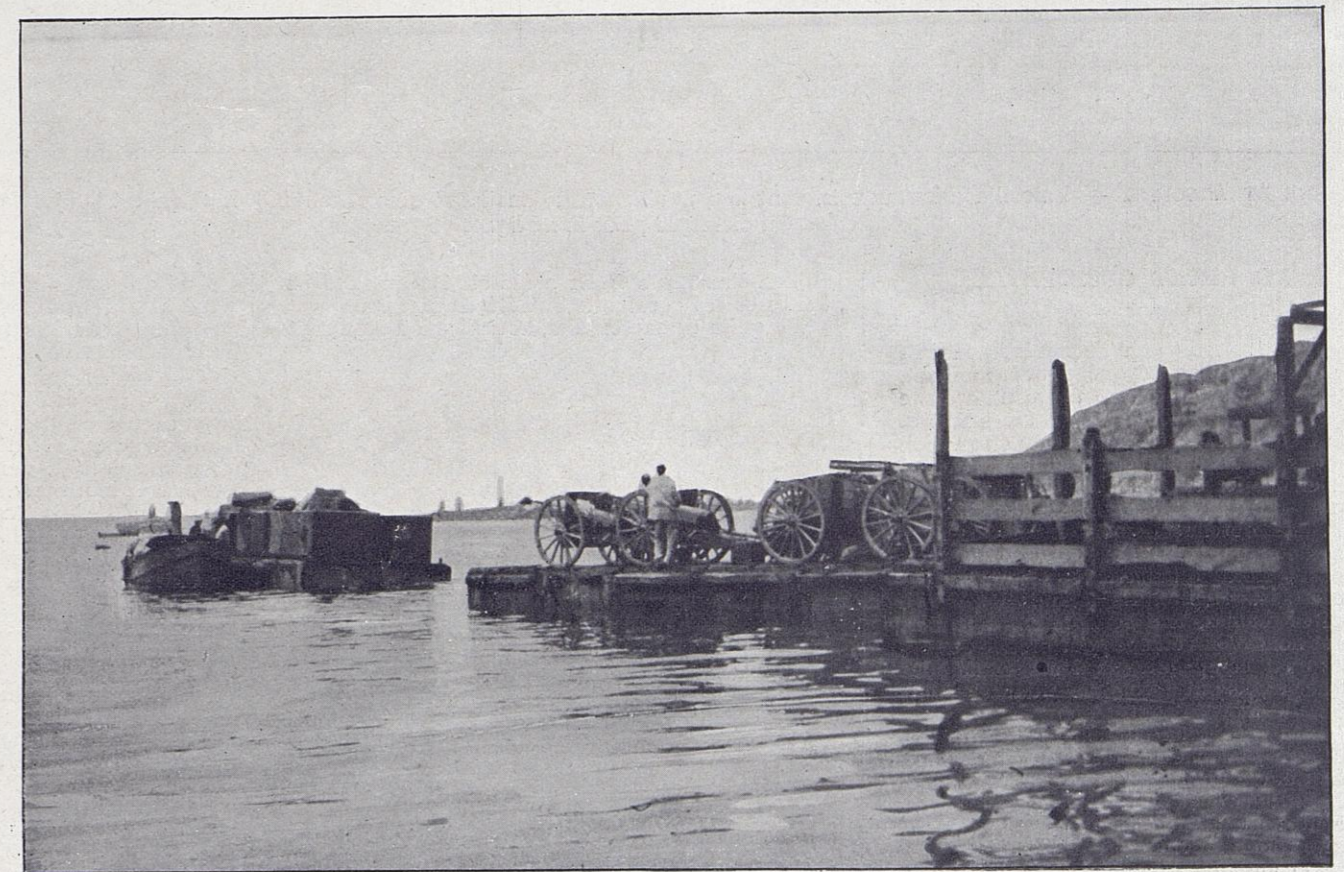
Ces temps derniers, des opérations sans très grande envergure ont été effectuées sur le front sud. Rien que les habituels combats de tranchée à tranchée, les canonnades accoutumées, les échanges de bombes! Certes, ce sont là, le plus souvent, gestes où se dépense beaucoup d'héroïsme, mais si ces faits de guerre affirment quotidiennement la vaillance et la ténacité admirables des alliés, ils ne font malheureusement pas faire à leur cause de fort notables progrès. Par contre, dans la zone nord, se sont produites des actions qui peuvent avoir la plus heureuse

influence sur la campagne que nous poursuivons en Turquie. Anglais, Australiens et Néo-Zélandais ont fait merveille. Après des luttes d'un acharnement sans égal, ils ont réussi à s'emparer d'un certain mamelon, situé à l'ouest de Biyuk-Anafarta, dont la possession était considérée comme tout spécialement précieuse et importante. Cette position tactique en effet domine la vallée, vers l'est et le nord. La prise du mamelon comporte d'autre part une très sensible avance de la ligne britannique. Au cours de cette affaire, les généraux chargèrent aux côtés des officiers et des hommes de troupe, dans les rangs même des soldats, animant le courage de tous, et maintenant l'en-



Le bain de nos soldats.

les ailes d'un hydravion.



Un débarquement de canons et de matériel de guerre.

thousiasme de leurs vaillants troupiers à son paroxysme. Ce fut très dur et très sanglant : on ne se battit pour ainsi dire qu'à l'arme blanche et le combat dégénéra en un corps à corps général, d'une intensité extrême. La nouvelle de ce très notable succès des alliés ne provoqua, est-il besoin de le dire, aucun mouvement de joie à Constantinople. On commença à se montrer très franchement pessimiste dans la capitale des Turcs, et on se rend bien compte que si les Empires du centre ne parviennent pas à ravitailler leurs alliés d'Orient, en munitions et en cadres d'origine allemande, c'en sera fait de la résistance des Croiyants. D'autre part, les sous-marins britanniques

ont, eux aussi effectué d'excellente besogne ; ils ont torpillé quatre transports dont deux entre Gallipoli et Nagara. Dans le même temps, les bâtiments de guerre mettaient à mal des navires mouillés dans le Détroit. Tous ces hauts faits plongent la population de Stamboul dans la consternation. Le Comité Union et Progrès a envisagé les conséquences d'une défaite possible et prochaine. Il a décidé de faire pousser à l'extrême la fabrication des munitions ; mais on manque de spécialistes allemands, qui seraient d'autant plus nécessaires que les officiers turcs ne semblent pas s'entendre fort bien à développer une production satisfaisante et intensive.



LA GUERRE EN ARGONNE. — La colline de Vauquois, dont le nom réapparaît dans les récents communiqués et qui est l'objet de bombardements incessants. On distingue çà et là les lignes de tranchées.

X SUR LE FRONT OCCIDENTAL

On enseigne, à Berlin « qu'aucun événement » n'y est à signaler. Le fait est que, pour le moment, tout l'intérêt des Allemands se porte d'un autre côté, et que tout en se repliant, nos alliés Russes les occupent suffisamment. De là cette stagnation des opérations depuis quelques semaines, et qu'ont rompu seulement les exploits de nos aviateurs.

Ils se groupent à présent, en escadrille aérienne, et les résultats obtenus démontrent l'excellence de cette méthode, mise en pratique par des hommes doués de sang-froid, d'habileté et d'une audace véritablement stupéfiante. Ils remplissent, grâce à ces qualités réunies, une besogne extrêmement profitable et nous n'en voulons pour preuve que les prouesses qu'en compagnie de leurs camarades anglais et belges, ils ont accomplies, dans les derniers jours du mois d'août.

Le 24, ce fut un avion sur Offenbourg, dans le Grand-Duché de Bade ; le 25, soixante-deux avions, répartis en quatre groupes, survolèrent la vallée de la Saar, en amont et en aval de Sarrelouis, et bombardèrent les hauts-fourneaux de Dillingen ; le 26, plusieurs bombardements aériens eurent lieu en Woëvre, et aussi en Argonne. Une grande opération de bombardement était dirigée, le même jour, par une escadre alliée de soixante avions, en Belgique, dans la forêt d'Houthulst.

Dans la nuit du 25 au 26, la gare de Noyon fut bombardée. Enfin le 27, en compagnie des Anglais et des Belges, nos aviateurs intrépides ont bombardé les ouvrages militaires d'Ostende, de Midelkerke et de Bruges. Une telle activité n'a pas été sans impressionner désagréablement nos adversaires. Aussi ont-ils voulu riposter, et six *aviatiks* ont essayé d'atteindre Paris en profitant d'un jour de brume assez intense. On ne leur a pas donné le temps d'exécuter leur dessein, car à peine étaient-ils signalés qu'ils ont été accueillis par les batteries aériennes de nos forts et poursuivis par nos avions.

Dans leur fuite précipitée, ils ont jeté leurs engins meurtriers dans la banlieue et ont fait des victimes à Compiègne.

Poursuivi par le commandant d'une de nos esca-

drilles. l'un des *aviatiks* a été abattu au nord de Senlis et ses occupants ont été carbonisés.

En guise de représailles, Compiègne a reçu sept



LE VILLAGE DE VAUQUOIS. — Ou plutôt ce qui en reste : strictement ce pan de mur qui abrite un de nos soldats.

obus qui ont occasionné des dégâts matériels et tué une infirmière, car, systématiquement, les Allemands avaient pris pour cible le drapeau de la Croix-Rouge flottant sur une formation sanitaire de la ville.

On a rapporté que ce n'est pas une pièce fixe qui a lancé ces projectiles criminels, mais un canon-affût-truc qui est déplacé sur rail.

D'autre part, les communiqués se succèdent, concis et uniformes. En voici la note presque quotidienne, depuis l'époque qui concorde avec les exploits de nos aviateurs.

« Aucun changement à signaler sur le théâtre occidental de la guerre. Les mêmes actions locales se poursuivent. Il n'y a de combats, en dehors des tranchées, que ceux provoqués par les attaques allemandes contre nos nouvelles positions sur les contreforts des Vosges encadrant la vallée de Munster au nord et au sud. Ces attaques ont été vigoureusement repoussées... »

« Pas de combats sur nos lignes en dehors des tranchées. Aucune attaque de notre part, ni de celle de l'ennemi. Tout se borne, pour l'instant, à un duel d'artillerie dans lequel nos pièces de gros calibre font de bonne besogne. L'ennemi semble se décourager dans les Vosges où il a, provisoirement, cessé ses tentatives pour nous déloger, en sorte que nous avons tout loisir pour renforcer notre défense... »

« Ce sont toujours les mêmes échanges de projectiles divers et nous continuons à avoir un avantage marqué. Canonnades très vives, luttes à coups de grenades et de bombes et luttes de mines... »

D'après les termes des dépêches, nous sommes en droit de juger que tous les derniers engagements (actions locales de tranchée à tranchée, de batterie à batterie) sont à notre avantage et que sur aucun point l'ennemi ne s'y montre supérieur... »

La situation reste sans modification. Les canonnades violentes durent toujours, tantôt dans un secteur, tantôt dans un autre. En ce qui concerne la lutte d'artillerie, on constate que nos canons sont de plus en plus supérieurs à ceux des Allemands... »

Ils doivent comprendre qu'il y a du changement de notre côté en Argonne, particulièrement, où ses

batteries, à peine mises en action, sont bientôt réduites au silence par notre irrésistible réplique.

Quelques-unes de nos illustrations ont justement trait à cette région où Vauquois ayant été bombardé par nos adversaires, nous avons exécuté sur leurs tranchées un tir très efficace.

A. B.

LA MORT DE PÉGOUD

Il y a deux ans déjà, que les exploits du jeune aviateur rendaient, du jour au lendemain, son nom célèbre.

Ce qu'il osait, nul avant lui ne l'avait tenté, et ce fut un émerveillement lorsqu'on le vit, avec une hardiesse vraiment stupéfiante exécuter des exercices dont le moins périlleux faisait courir un frisson de terreur parmi la foule accourue pour y assister. Son renom le fit demander en Allemagne où il remporta le triomphe le plus éclatant de sa courte mais prodigieuse carrière, et tel est le mystère du destin, qu'il ne se doutait pas alors que, peut-être, parmi ceux qui l'acclamaient, se trouvait celui qui, dans le tragique duel aérien où il a trouvé une glorieuse mort, devait accomplir le fatal arrêt.

C'en est fait. L'exceptionnel dompteur de l'air, celui qui avait raillé les oiseaux eux-mêmes, en assurant qu'ils ne *savaient* pas voler, car, lui volait la tête en bas, et se jouait dans l'espace avec une assurance que l'aigle ne pourrait égaler, Pégoud a été précipité du haut du ciel alors qu'il croyait l'avoir conquis, et son nom entre à jamais dans la légende où désormais il surpassera celui de l'antique Icare, cet initiateur qui,

lui aussi, paya de sa vie sa tentative audacieuse. Avant d'entrer dans l'aviation, Pégoud avait servi au 5^e chasseurs d'Afrique, puis il avait fait

à lui, selon sa pittoresque expression, il réussit l'un de ses tours de forces en bouclant la boucle. Il renouela depuis lors cette miraculeuse acrobatie en

public, et bien que d'autres aient réussi à l'imiter d'après lui, nul n'y parvenait avec autant d'aisance et de précision.

Depuis la guerre, Pégoud avait mis tout son zèle à servir son pays et il avait « descendu » six *aviatiks*, après des duels aériens acharnés. D'autre part, il avait bombardé différents points stratégiques.

Les galons de sous-lieutenant avaient récompensé sa valeur.

C'est dans la matinée du 1^{er} septembre que, dans un combat livré au-dessus de Petit-Croix, ce brave a trouvé la mort.

Seul à bord de son appareil, il avait attaqué avec son intrépidité coutumière un avion allemand et tiré sur lui plusieurs bandes de mitrailleuses, lorsqu'il fut atteint par une balle qui le tua sur le coup. L'appareil tomba aussitôt sur le sol à l'intérieur de nos lignes, et parmi ses débris, l'on recueillit le cadavre du pilote. Ses funérailles, à Belfort, ont donné lieu à une émouvante manifestation, et les plis du drapeau pour lequel il a donné sa vie drapaient son cercueil étoilé de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, de

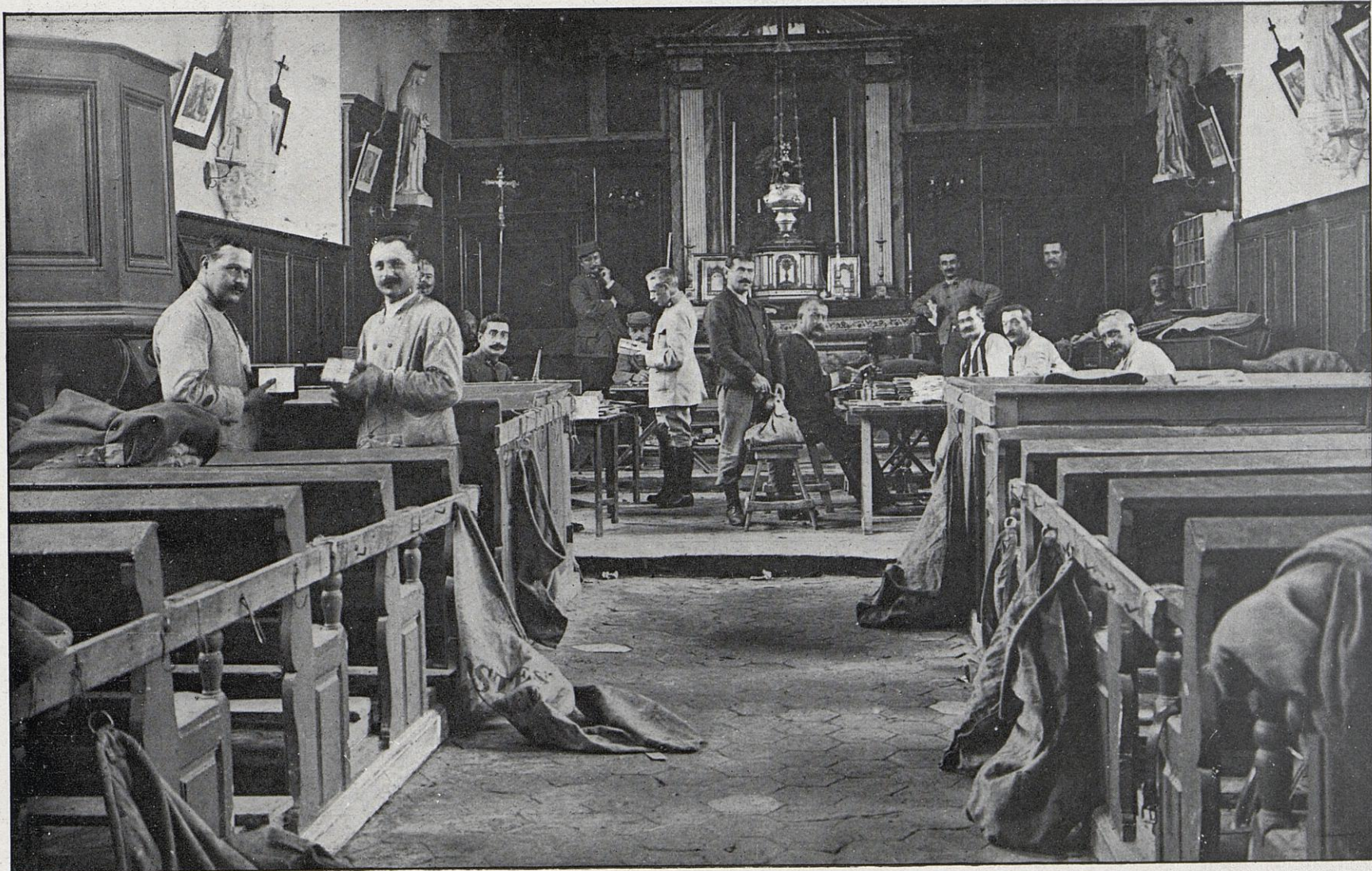
la croix de guerre et des diverses médailles coloniales gagnées par le jeune héros. Né à Montferrat (Isère), Pégoud avait vingt-huit ans. Déjà, parmi les camarades qui pleurent sa mort, un généreux élan se manifeste pour venger le héros de la cinquième arme, qu'ils aimaient et admiraient, et pour continuer les traditions de la vaillante phalange dont il restera l'une des plus magnifiques figures. A. R. M.



LA DÉFENSE DE VAUQUOIS. — Une tranchée de première ligne qui en voit de dures et que nos hommes maintiennent en bon état.

campagne au Maroc où sa bravoure lui valut les galons de maréchal des logis. Au commencement de l'année 1913, nous le retrouvons en France, faisant son apprentissage de pilote. Il obtint son brevet en quinze jours, et peu après il réussit, à Buc, une descente en parachute, dont la hardiesse inaugura son universelle renommée.

On a raconté comme quoi, *dans un coin du ciel*



LES IMPRÉVUS DE LA GUERRE. — De combien d'édifices et de choses diverses la guerre n'a-t-elle pas changé la destination ? Nos autobus forment, sur les routes du front, des trains héroïques, — et voici une nef d'église transformée en bureau de poste militaire.



CLERMONT-EN-ARGONNE, VILLE MARTYRE.

Depuis les jours lointains de la bataille de la Marne, sans répit, sans arrêt, la malheureuse ville a été le but sur lequel se sont acharnés les canons allemands de tous calibres. Pendant des mois et des mois, jours et nuits, avec cette obstination imbécile, malade, qui est un des signes distinctifs de la mentalité de l'odieuse race teutonne, l'artillerie ennemie s'est entêtée stupidement, phobiquement, à cribler de mitraille ce chaos de pierres effondrées, cet amas de ruines lamentables. Et comme s'il ne suffisait pas des atroces ravages causés par les

canons, les avions, eux aussi, se mirent de la partie : ils arrosèrent d'incessants projectiles la défunte cité. Le Kronprinz est en face de la région. Comment s'étonner dès lors de la rage inepte — impérialement obtuse — avec laquelle on persista à réduire en poussière des pierres déchiquetées qui jonchaient le sol... Le fils de celui qui faillit être le maître du monde pouvait bien se permettre des débauches... de projectiles ! On canonna, on bombardait encore et toujours !... Il semble que Clermont-en-Argonne n'existe plus, ne soit plus qu'un souvenir.



LES TOMBES DE MARCILLY. — Beaucoup des ardents et valeureux fils de France sont tombés dans cette plaine, en luttant héroïquement pour sauver leur pays. Pieusement on a réuni leurs chères et précieuses dépouilles; on les a déposées dans cette immense fosse dont des croix de bois délimitent l'étendue. Et, aux rudes jours de la moisson, lorsque les vaillantes travailleuses de la terre s'accordent un instant de répit, elles viennent, d'un cœur ému et reconnaissant, dire une brève et poignante prière pour les braves gars qui se sont si bien battus.

L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

Nous voici dans la semaine où, à pareille époque, il y a un an, se déroulèrent ces journées glorieuses, et « telles », a dit un écrivain réputé, que l'histoire des hommes n'en avait pas encore vues; ces journées à l'issue desquelles le général Joffre adressa au ministre de la guerre cette phrase significative : *Le gouvernement de la République peut être fier de ses armées.* Elle terminait la dépêche dont voici les termes :

« Notre victoire s'affirme de plus en plus complète. Partout l'ennemi est en retraite. Partout les Allemands abandonnent des prisonniers, des blessés et du matériel. Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes pendant cette lutte formidable qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple par son extension. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de cent kilomètres, en six jours de lutte. Nos armées du centre sont déjà au nord de la Marne. Nos armées des Vosges arrivent à la frontière. Nos troupes comme celles de nos alliés sont admirables de moral, d'endurance et d'audace. La poursuite sera continuée avec toute notre énergie ».

Dès lors, nous comprîmes que le sort, jusque-là contraire, nous favorisait enfin, lorsqu'après la violation de la Belgique et la marche vers Paris, la horde était tenue en échec, et forcée de reculer devant la vaillance de nos armes.

Ainsi que l'a dit un de nos généraux en rappelant cette victoire : « Une immense armée qui se croyait victorieuse, qui marchait dans l'ivresse du triomphe a été renversée par des soldats qui avaient subi la triste épreuve de la défaite, de la retraite et de la faim. Si leurs corps paraissaient épuisés, leurs cœurs n'avaient pas défailli. Et ce fut bien là le miracle; le miracle de l'énergie nationale, le miracle de la vertu de la race, le miracle de la tradition guerrière de la France ».

Il était temps qu'il se produisît, car déjà comme

le cerf forcé par la meute enragée, nous sentions son souffle sur nous, et je me souviens de l'aspect de nos portes que l'on fortifiait en hâte dans l'attente imminente de leur arrivée, au milieu du désarroi des habitants de la zone militaire déménageant hâtivement, et donnant le douloureux spectacle d'un exode parmi les arbres abattus, les fossés creusés et les lignes de fils de fer barbelés établies pour assurer la défense. Tout cela devint inutile, grâce au revirement des destins que tous les croyants attribuèrent à une intervention surnaturelle.

Et pourquoi pas ? Ne lisions-nous pas ces jours derniers qu'au moment d'être cernés par l'ennemi, un régiment anglais fut sauvé par la présence visible de saint Georges, patron des cavaliers, qu'un de leurs camarades avait eu la pensée d'invoquer au plus fort du péril. Ce n'est pas d'hier, au reste, que nos alliés l'ont pris pour patron, mais bien depuis l'époque des Croisades. Or, celui qui, de son vivant fut prince de Cappadoce et subit le martyre sous Dioclétien, leur serait apparu sous la forme d'un cavalier blanc qui les a aidés à mettre l'adversaire en déroute.

Il y a quelques années déjà, j'avais, moi-même, dans ces colonnes, annoncé le retour à un plus noble idéal en constatant les résultats déjà sensibles d'une évolution intellectuelle tendant à combattre l'exaltation de l'instinct et les encouragements à n'y point résister.

Et lorsque je disais que le jour était proche où « nos jeunes gens repartiraient pour la croisade, tandis que les jeunes filles leur broderaient des écharpes, et que les temps chevaleresques reflouriraient », je ne comptais pas sur une réalisation aussi prochaine de cette prévision.

Les événements actuels prouvent qu'elle était fondée lorsque bien d'autres, depuis lors, et combien plus autorisés, ont dit leur mot sur la question.

En un article, au lendemain de notre succès de la Marne, le général Cherfils en attribua tout l'honneur à sainte Geneviève, patronne de Paris, rappelant la légende charmante d'après laquelle la pieuse bergère se plaça en travers de la route et obtint d'Attila qu'il rebroussât chemin. Libre aux

esprits forts de mettre en doute ces secours d'en haut. Mais aux heures tragiques que nous traversons, l'incrédulité baisse pavillon et personne ne songe à sourire lorsque nos combattants accueillent en leur détresse la possibilité d'une assistance venant d'au delà.

N'est-ce pas un réconfort très propre à exalter l'héroïsme dont ils font preuve et qui, depuis le commencement de cette guerre, les égale aux peux d'où ils descendent et qui doivent être fiers de tels successeurs ?

Sur cette part « mystique » concordant avec l'effort militaire, le général Mallerterre, en une récente chronique, insiste à son tour, de façon particulière :

« En analysant ce retour imprévu de fortune, dit-il, il faut bien reconnaître qu'il y a eu quelque chose de mystérieux, d'illogique, dans ce renversement soudain des forces opposées dont l'une était manifestement supérieure à l'autre. Comment ne pas s'étonner que le plan germanique, si admirablement préparé, si sûr de la victoire, ait échoué contre une armée à demi-vaincue.

« La psychologie primaire du germanisme n'a pas tenu compte des facteurs qui échappent à la balance humaine, des « impondérables », tels que l'énergie latente d'une nation et l'immanence d'une justice éternelle.

Sans doute le « militaire » contribua à la victoire.

On ne louera jamais trop la résolution avec laquelle le généralissime arracha nos armées à l'emprise d'une stratégie dont on n'avait pas prévu la formidable audace, et cette retraite méthodique qui les dirigea entre les camps retranchés de Paris et de Verdun, préparant ainsi la manœuvre suprême qu'allait favoriser aux deux ailes extrêmes l'appui de ces deux grandes places. Mais la perspicacité et le coup d'œil dont fit preuve le général en chef en saisissant le moment opportun et en lançant dans une offensive presque désespérée toutes les masses qu'il avait concentrées, n'auraient pas suffi à changer la face des choses s'il n'y avait eu dans l'âme des soldats, cette force mystique qui les fit réagir contre toutes les épreuves accumulées, contre toutes les défaillances physiques et morales.

Ah ! nos soldats, après avoir été à la peine, comme ils méritent d'être à l'honneur !
 « Je ne sais, a dit d'eux le grand poète italien, je ne sais si vous avez observé sur leur face les caractères antiques de cette beauté soudaine créée de dedans en dehors par l'énergie et par l'amour. C'est une apparition si extraordinaire, que je ne me rappelle pas d'avoir eu devant d'autres spectacles humains une émotion plus forte. Encore une fois, comme dans certaines heures de votre histoire, le rapport idéal est parfait entre l'aspect

de la terre, et la structure de ceux qui se sacrifient pour la préserver. Il semble en ce pays de martyrs et de rois que toutes les lignes sont comme tendues vers une suprême expression virile... En chacun de vos soldats, toute la France s'exprime avec tous ses héros vigilants. Leurs fraîches blessures ne sont-elles pas les cicatrices de la race les plus profondes, qui se rouvrent dans leurs chairs et resplendissent à nouveau, comme des signes dévoilés ?...
 « Et je compare ces enfants lumineux avec les

bêtes puantes qu'on peut bien croire issues des hyènes accouplées aux porcs, si jadis on crut les Huns fils des sorcières soumises aux démons. Un courage ardent mais perspicace ; une endurance tranquille et toujours alerte ; une sobriété qui rappelle les trois olives et la gorgée d'eau des Grecs ; une promptitude naturelle à employer le stratagème, à tenter l'exploit singulier, à faire le don silencieux de soi-même, à s'immoler sans éclat ; un esprit ingénieux et solide dans l'art de camper ; une gaîté aiguisée comme une arme de jet ; une



Aux environs de la Fère-Champenoise : Le barrage à la sortie du cantonnement.



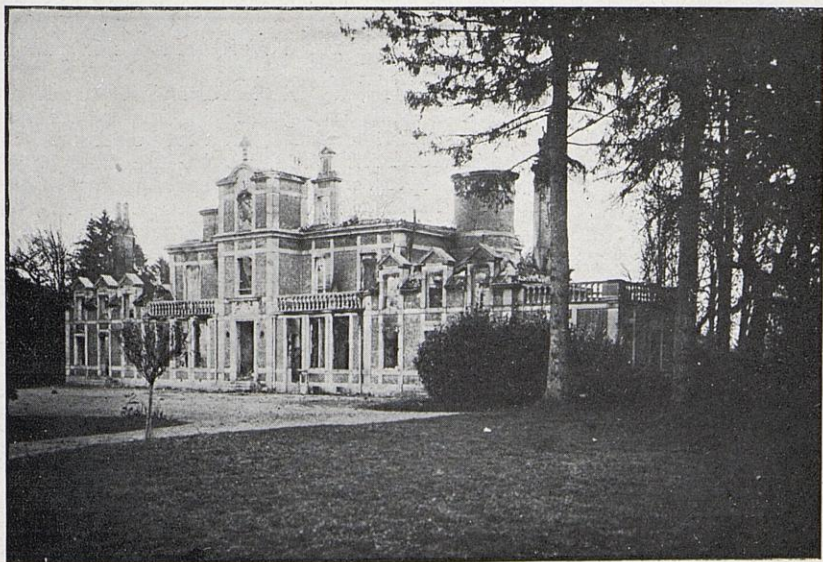
Le village de Port-à-Buisson : Maisons incendiées par les obus allemands.



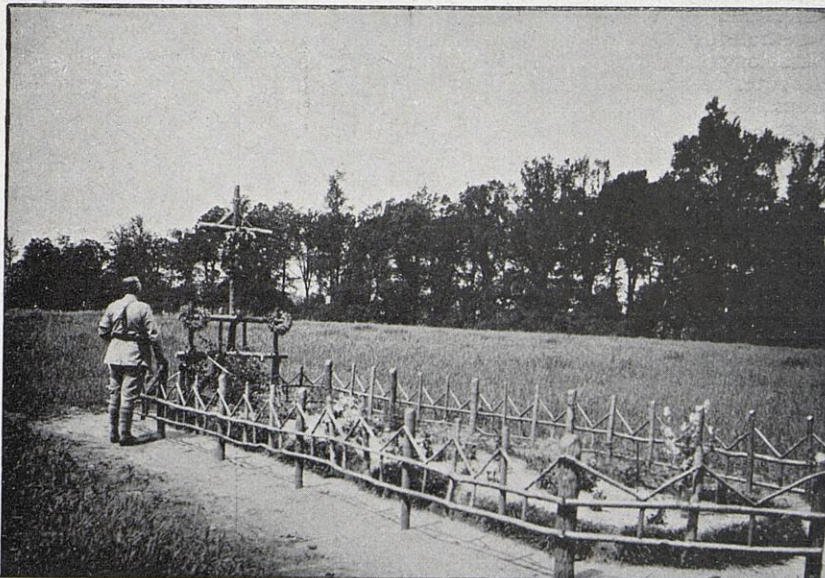
Dans la région de Châlons-sur-Marne : Troupeau de bétail destiné à l'armée.



L'église de , odieusement saccagée et mise en miettes.

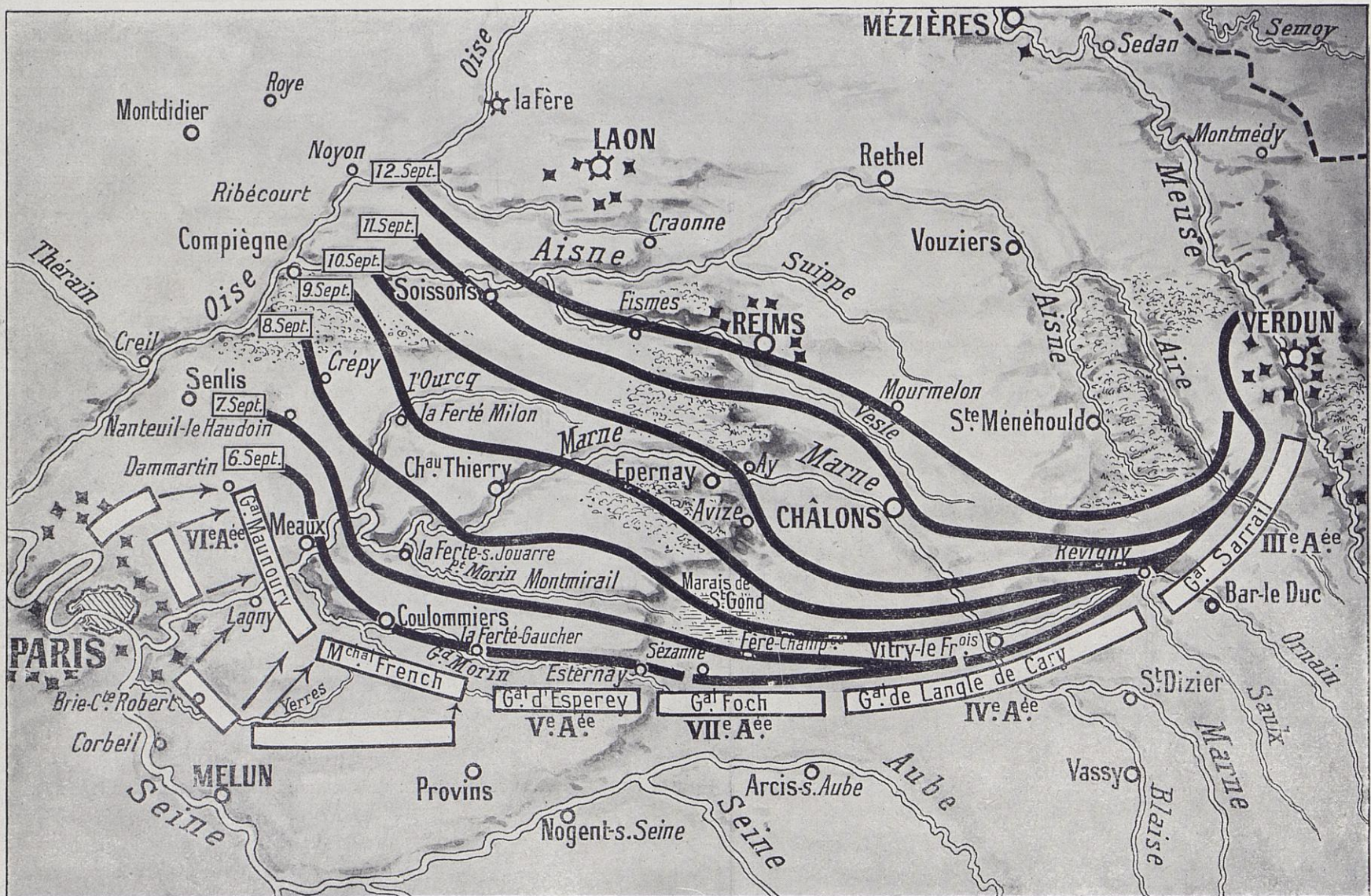


Près de Jonchery-sur-Vesle : Le château de Mümm, après l'incendie.



Aux alentours de Montmirail : Une tombe où dorment de vaillants guerriers.

EN PARCOURANT LES RÉGIONS OU SE POURSUIVIT LA SUPERBE BATAILLE.



LA BATAILLE DE LA MARNE. — Les reculs successifs des fronts allemands durant les journées des 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 septembre 1914. (Les parallélogrammes blancs indiquent l'intervention de l'armée de Paris, sous la poussée du général Galliéni).

fraternité charitable ; et cette belle gentillesse, cette *gentilezza* dans le sens que donnaient à ce mot les ancêtres du XIII^e siècle ».

Le portrait est charmant et fidèle, et l'on ne pouvait le mieux tracer avec, pour modèles, les vainqueurs de la Marne dont à l'heure actuelle tous les Français célèbrent la commémoration dans leur cœur.

La date choisie pour la commémoration officielle a été fixée au 12 septembre. S'associant aux intentions que lui ont exprimé les délégués du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine, M. Viviani a encouragé le pieux hommage dont ils ont pris l'initiative en décidant de se rendre sur le champ de bataille pour y déposer des gerbes de fleurs, au nom de la Ville de Paris et du département de la Seine.

En plusieurs endroits, des comités se sont formés pour célébrer le glorieux anniversaire. Le Souvenir Français, qui s'est donné pour tâche d'édifier et d'entretenir les tombes des combattants morts pour la patrie, a fait célébrer, d'autre part, dimanche dernier, une messe solennelle à la basilique-cathédrale de Meaux, sous la présidence de Mgr. Chesnelong, archevêque de Sens, qui a donné l'absoute, assisté de Mgr. Marbeaux, évêque de Meaux, et Mgr. Gibier, évêque de Versailles a pris la parole, au cours de la cérémonie.

Que de souvenirs pathétiques il a évoqués, dans ces lieux où, sept jours et sept nuits durant, le vacarme de la bataille fit rage, présageant l'échec de nos adversaires, et où ont péri généreusement un grand nombre d'enfants de la ville et de la région.

Les 5 et 6 septembre, M. le curé-doyen de Villiers-Saint-Georges (Seine-et-Marne) a fait célébrer des services solennels.

Le 5 septembre, à deux heures, les vêpres des morts ont été suivies d'une visite aux tombes fleuries de nos soldats.

D'autre part, on a inauguré dimanche le monument commémoratif de la bataille de l'Ourcq qui a été édifié sur l'emplacement de cette bataille, par un régiment territorial.

Rappelons à cet effet qu'elle constitua la première phase de la victoire de la Marne et fut gagnée par l'armée de Paris, après des efforts surhumains, sous le haut commandement du général Galliéni ayant sous ses ordres le général Maunoury, commandant la sixième armée.

De l'avis du général Bonnal, cette bataille, qui a préparé et rendu possible notre succès, fut pro-



L'église de Barcy, qui assista à de furieuses luttes.

voquée par une faute des Allemands que le général Galliéni a saisie sur-le-champ, et qui a été exploitée, d'abord, par la sixième armée, puis par les autres, grâce aux ordres lancés le 4 et le 5 septembre par le commandant en chef des armées anglo-françaises, le général Joffre.

L'aurore du 10 septembre éclaira la retraite de l'ennemi et s'accrut dans la soirée du 11. Dans la soirée du lendemain, la bataille prenait fin. Partout l'armée du kronprinz reculait, sur certains points, avait atteint la limite extrême de la retraite.

Le pays était sauvé grâce au sang-froid du chef suprême, à la décision des commandants d'armée, à la coordination de leurs manœuvres et à l'endurance de nos troupes.

Et ce qui ajoute encore du prix à ce triomphe ; c'est que le plan allemand était d'une vigoureuse logique, en visant tous les éléments de succès et que la réussite d'une seule de ses combinaisons aurait pu nous être fatale.

« La bataille de la Marne, dit un de ses historiens, a été l'apparition de la tête de Méduse, la surprise d'une horde déchaînée, arrêtée net par un coup absolument imprévu.

« Pas de répit. Pas d'avertissement : la parade foudroyante et la riposte.

Rappelons ici, d'après le résumé si parfait du général Bonnal, les grandes lignes de ce fait d'armes décisif dont le détail a été publié par « la Renaissance Politique, Littéraire et Artistique » :

« Le 3 septembre au matin, après avoir observé, soit par lui-même, soit à l'aide de ses avions, les nouvelles lignes de marche de l'armée von Kluck, orientées vers le sud-est, le général Galliéni a su interpréter comme il convenait les mouvements de l'ennemi, et, sur-le-champ, il a conçu le plan offensif destiné, dans son esprit, à faire échouer la manœuvre von Kluck, mieux encore, à la transformer en défaite. A midi, le même jour, le général Galliéni avertit ses troupes qu'un corps d'armée allemand, en mouvement de Senlis sur Paris, avait changé la direction de sa marche le matin même en se portant vers le sud-est. A ce moment, la 6^e armée avait quatre divisions, réunies dans la partie nord du camp retranché, entre l'Oise et la Marne, de l'Isle-Adam à Claye, par Dammartin, et l'armée anglaise se trouvait au sud de la Marne et du Petit-Morin, entre Crécy et Montmirail.

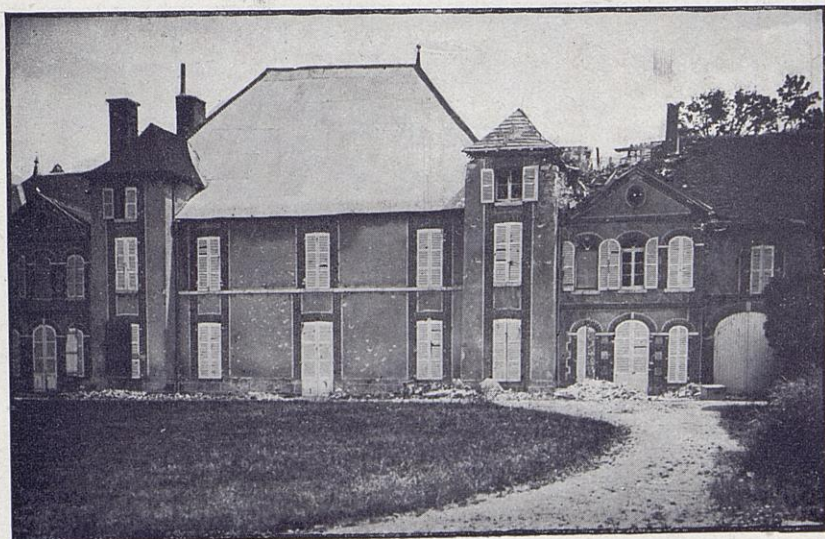
« Les armées allemandes, au début de la présente guerre, semblent avoir confié leur service d'exploration bien plus aux autos-canon et aux autos-mitrailleuses, dont elles sont abondamment pour-



LE CHATEAU DE MONDEMENT. — Il domina un terrible horizon de bataille et s'éleva, calme et silencieux, au-dessus d'une mer de feu et de mitraille. De sa terrasse, — à la place où sont les deux soldats, — le général H... sans souci des obus qui tombaient de toutes parts, dirigea, avec clairvoyance, les opérations.



Dans la cour intérieure, les restes de l'automobile qui attendait les maîtres du logis pour les emmener, et qui fut calcinée sur place.



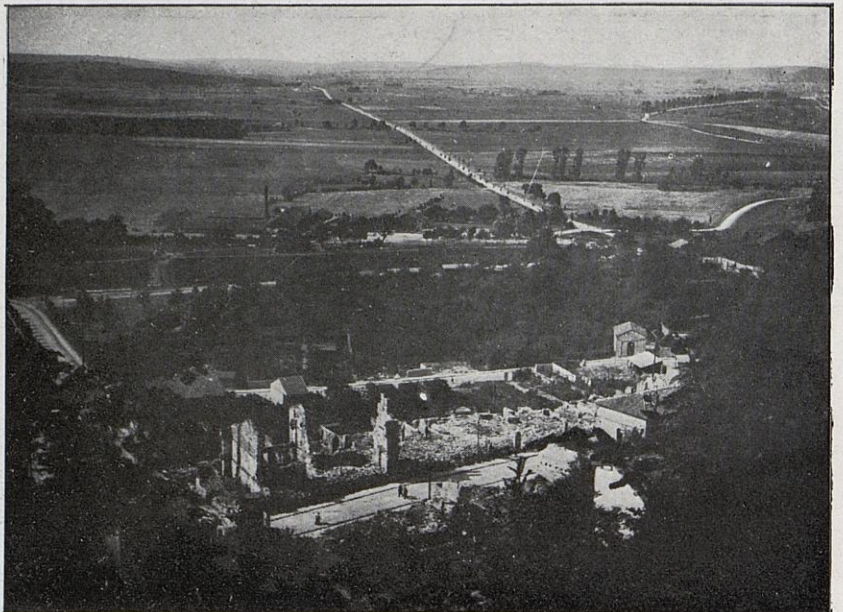
Sur le toit du château la tôle ondulée a remplacé les vieilles tuiles.



Le panorama qu'on apercevait de la tour de Mondement : paisible et riante campagne qui, un jour, se transforma en un enfer de lutte et de carnage. On voit dans le champ de la fenêtre le théâtre de la bataille.



Un soldat moissonne paisiblement, aux abords d'un canon émergeant d'une tranchée.



Le panorama de Clermont-en-Argonne; au fond les collines de Vauquois et la vallée de l'Aire.

vues, qu'à la cavalerie en grandes masses, comme en 1870.

« Les autos, transportant des fantassins armés du fusil, ont pu semer la terreur dans les campagnes de Belgique et de France en précédant de loin les colonnes de troupes, mais elles n'ont pas remplacé les investigations minutieuses de la cavalerie d'antan.

« Et la preuve, c'est que, du 27 août au 1^{er} septembre, les avant-gardes de l'armée von Kluck n'ont pas découvert la réunion, par chemin de fer, de quatre divisions françaises au sud et près d'Amiens, ni leur marche du 2 septembre pour atteindre la partie nord du camp retranché de Paris.

« Quand donc, le général von Kluck prescrivit, le 2 septembre au soir ou le 3 au matin, au corps d'armée de Senlis de modifier sa marche en l'inclinant vers le sud-est, il ignorait la présence de la 6^e armée française en voie de concentration dans la partie nord du camp retranché.

« Von Kluck a cherché à envelopper l'aile gauche anglo-française en forçant de vitesse avec son aile droite vers le sud-est, et, à tout hasard, il a disposé le 4^e corps d'armée de réserve en position de flanc-garde entre Meaux et Nanteuil.

« Dès qu'il eut constaté, dans la soirée du 5 septembre, l'entrée en action d'une force ennemie importante à l'ouest de l'Ourcq, le général von Kluck rappela pour le lendemain son 2^e corps envoyé sur Coulommiers. Le 7 septembre, ce fut le tour du 4^e corps d'armée actif, alors à Rebais, de revenir à l'ouest de l'Ourcq; en sorte que, le 8, trois corps d'armée allemands (4^e corps de réserve, 2^e corps et 4^e corps actifs) se trouvèrent aux prises, sur la rive droite de l'Ourcq, avec les six divisions de la 6^e armée française, combattant sur la même rive, avec tendance à appuyer vers le nord-est dans le dessein formellement et à plusieurs reprises indiqué par le général Gallieni d'envelopper l'aile droite allemande par Beltz.

« On sait que, pendant la nuit consécutive à la journée du 9 septembre, particulièrement dure pour nos troupes, les trois corps d'armée d'aile droite de la 1^{re} armée allemande furent rassemblés par les soins du général von Kluck et entraînèrent une retraite vers le nord, qui ne tarda pas à dégénérer en déroute, avec pertes nombreuses en matériel et en prisonniers.

« Cette fuite était due à la crainte d'être pris à revers par l'armée anglaise, laquelle, après avoir franchi la Marne, le 9 à partir de midi, sur des ponts de bateaux jetés entre Meaux et Château-Thierry, avançait dans la direction de Soissons ».

Depuis lors, le rêve allemand est anéanti, car l'occasion perdue ne se retrouve point, et la France à présent, sûre d'elle-même, confiante en l'issue victorieuse, n'a plus à redouter la terrible menace qui, l'an dernier, nous angoissait tous, à l'idée d'une entrée possible des envahisseurs dans Paris.

P. DE C.



L'ÉGLISE DE SAINT-PRIX. — Cet humble sanctuaire campagnard ne pouvait certes pas prétendre à la célébrité qu'il a acquise et qui fera qu'on n'oubliera plus son nom. (Au bout de l'horizon on aperçoit une ligne d'arbres qui marque la limite des fameux marais de Saint-Gond, tombeau de la garde prussienne.)

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Au cours de la semaine du 28 août au 4 septembre, comme pendant la semaine précédente, les attaques proprement dites ont été rares sur le théâtre occidental de la guerre. De notre part, on n'en signale aucune, et de la part des Allemands, nous n'en voyons d'importantes que dans les Vosges, gardant toujours l'espoir de rentrer en possession des hauteurs qui dominent Munster, et en particulier surtout la crête du Linge. Ces tentatives, vigoureusement menées, n'ont pas eu, d'ailleurs, plus de succès que les précédentes, et nous conservons nos positions. Un récit officiel de la prise de dîtes positions, récemment publiée, en fait voir toute l'importance, dont on peut se rendre compte à l'examen de la carte tactique au 80.000^e, et même, à la rigueur, d'une carte à échelle plus petite. Lorsque les Allemands occupaient ces sommets qui furent si disputés, nos relations directes entre la Schlucht, la vallée de la Fecht, et les points que nous tenons au nord, dans la haute vallée du Weiss, au-dessus d'Orbey et de la Poutroye, ainsi que dans la région du col du Bonhomme, ne pouvaient s'effectuer que par la route de Sultzere à Orbey, qui traverse le contrefort entre les deux vallées. Les lacets de cette route étaient sous le feu des batteries allemandes établies au-dessus de Munster, au Linge et sur les sommets voisins. C'était une situation gênante, qui nous obligeait, pour la sécurité des mouvements de troupes, à un détour, lequel pouvait encore s'effectuer sans trop d'inconvénients par les Hautes-Chaumes, c'est-à-dire par la crête principale que suit la frontière. Mais il n'en était pas de même pour les charrois. Ces derniers étaient obligés d'aller chercher en territoire français, assez loin, une transversale faisant communiquer la route du Bonhomme avec celle de la Schlucht. Aujourd'hui, grâce à la difficile et belle opération dont on nous donne le récit, non seulement notre voie transversale en avant de la crête se trouve maintenant derrière nos lignes et protégée, mais c'est nous qui tenons sous notre feu la transversale allemande, qui passe le contrefort à Notre-Dame des Trois-Épis, au-dessus de Turkheim. En outre, nos vues s'étendent sur toute la partie basse de la vallée de Munster, jusqu'à la plaine d'Alsace vers Colmar. C'est un résultat d'une très appréciable valeur, et dont l'obtention méritait le gros effort continu qu'il a coûté, prolongé pendant près d'un mois, avec une ténacité, un entrain et une bravoure admirables.

Le succès du moment appartient à l'artillerie. On voit se manifester les effets de la production intensive d'obus, et aussi ceux de l'arrivée sur le front de pièces de gros calibre et à longue portée, en plus grand nombre. Tous les communiqués journaliers signalent la supériorité prise de plus en plus par nos batteries. Les bombardements de l'ennemi contre les malheureuses villes sans défense sont partout contre-battus, et très souvent ses canons sont réduits au silence par les nôtres. Cela n'empêche pas, du reste, notre artillerie de s'employer aussi à démolir, outre les batteries allemandes, toutes les installations, les tranchées, les blockhaus, les réduits, où l'ennemi s'accroche

au sol. Cette supériorité déjà constatée ne peut que se développer encore, car notre *usinage* de la guerre, n'a pas dit son dernier mot.

Je faisais remarquer, la semaine dernière, que sur le théâtre de la guerre en Russie, ce qu'il faut considérer surtout c'est la disposition de l'ensemble des armées russes, et non pas l'intérêt local, si grand qu'il soit, de la conservation de telle ou telle ville, ni même de telle ou telle place forte, qui pourrait sans doute offrir une résistance beaucoup plus longue, alors qu'elle est, semble-t-il, prématurément abandonnée. Quand il y a un intérêt capital à prolonger le rôle d'une place, nous voyons l'état-major de l'armée russe prendre sa décision en conséquence. Telle a été cette décision pour Ossowitz, et cette place a tenu fort longtemps, tandis que Brest-Litowsk, probablement plus forte par elle-



LA MOSELLE, DE PONT-A-MOUSSON A METZ

même, a été évacuée très vite. S'attarder à Brest-Litowsk, je l'ai déjà dit, c'eût été risquer un grave danger, dans le cas où l'ennemi aurait pu progresser rapidement vers Vilna et de là sur Minsk. La retraite pouvait en être fort compromise. Donc, l'abandon de Brest-Litowsk fut une sage mesure. Et comme les Allemands n'ont pas atteint Vilna en temps utile, le mouvement de retraite des Russes ne semble plus guère maintenant pouvoir être mis en péril.

Jusqu'ici, l'armée russe qui défend la route de Pétrograd sur la Dwina, depuis Riga jusqu'à Dwinsk (ou Dunabourg) arrête les efforts des armées allemandes, qui s'acharnent surtout contre la tête de pont de Friedrichstadt, au centre de cette ligne. L'aile droite de l'armée du centre, dont la ligne de retraite paraît être plutôt vers l'est, dans la direction de Moscou, tient ferme aussi sur la Vilja, en avant et au nord-ouest de Vilna. Elle y a des succès marqués ; elle y prend l'offensive ; mais sans doute dans le seul but de gagner du temps. Elle pourra se replier et suivre le mouve-

ment du centre et de la gauche de l'armée, dont l'ensemble abandonne, après le Niémen moyen, Grodno, les abords de Brest-Litowsk, Biélostok, et bientôt la forêt Bialowieska, dès à présent débordée par l'ennemi. Le flanc gauche de cette armée principale s'appuie à la vaste région des forêts marécageuses du Pripet, où il est bien difficile de hasarder autre chose que des détachements.

L'armée de Galicie orientale, dont on est resté longtemps sans rien dire, doit se conformer, dans l'ensemble, au mouvement général. Elle ne le fait pas sans infliger aux Austro-Allemands qui lui sont opposés de graves échecs, qui mériteraient presque le nom de défaites. En une fois, elle s'empara de 100 officiers, 7.000 hommes, 30 canons, 24 mitrailleuses. Mais, sans se laisser accrocher par ce succès, elle se replie. Elle abandonne la petite place de Loutsk, d'ailleurs peu importante et elle se retire, à l'est aussi, c'est-à-dire sur les provinces du sud de la Russie.

Nos alliés, nullement affaiblis, nullement démoralisés, cherchent visiblement à recommencer la terrible campagne de 1812. Sur les 700.000 hommes que Napoléon avait conduits en Russie, un dixième à peine en sont revenus ! Les Russes opèrent de la même façon après un siècle passé, avec la même résolution implacable, détruisant tout derrière eux, brûlant les villes et les villages ; ne laissant à l'ennemi qu'un pays désert, ravagé, où il n'existe même plus un abri quelconque. En présence de ce radical et héroïque parti-pris, on peut croire que l'embarras des Allemands est réel. Pour eux, du moment que la Russie n'entend faire la paix à aucune condition, la seule solution réelle est, sinon la destruction de l'armée russe, du moins sa mise hors de cause pour une longue période, pour plusieurs mois. Mais, précisément, l'armée russe se dérobe. L'état-major allemand se trouve en présence d'un problème insoluble : avancer, c'est courir la chance d'une campagne d'hiver en Russie, campagne qui peut amener ce désastre qu'espèrent les Russes. S'arrêter, c'est donner aux Russes la possibilité de s'arrêter aussi, de continuer à harceler les troupes allemandes, et enfin de recevoir sur place leurs nouveaux contingents, avec les armes et les munitions en qualité et en quantité voulues. Reculer, c'est avouer l'impuissance à poursuivre et permettre aux Russes de revenir sur leurs pas. Il n'y a pourtant pas d'autres solutions à envisager que celles-là : avancer, s'arrêter, reculer. Nous ne pouvons donc souhaiter qu'une chose : c'est que les Russes, modelant leur conduite sur celle des Allemands, s'attachent à eux sans se laisser entamer sérieusement, reculant tant que les Allemands croiront pouvoir avancer, et reprenant l'offensive dès qu'ils cesseront.

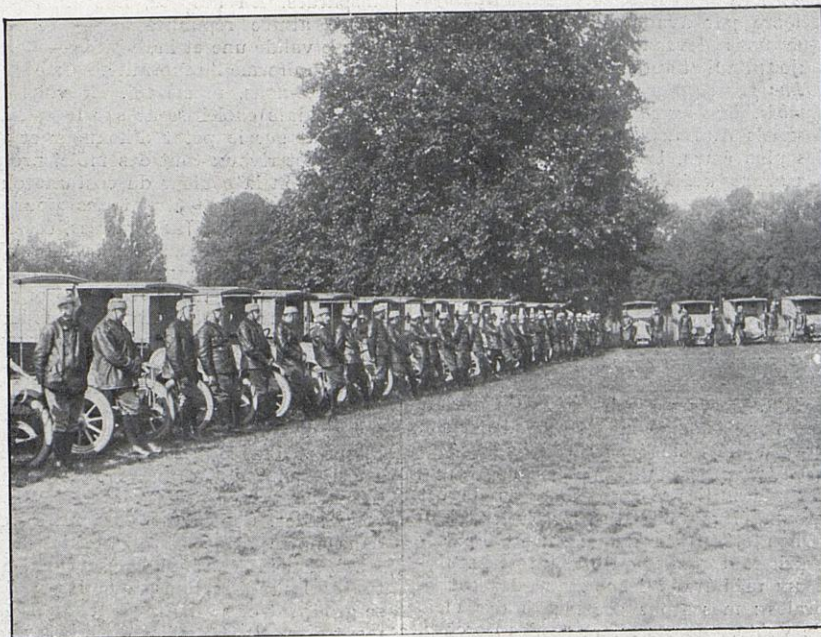
Des opérations italiennes, il n'y a encore, au point de vue des résultats généraux, que peu de chose à dire. Elles sont lentes, parce que le terrain ne permet pas qu'il en soit autrement ; mais elles sont toujours conduites avec une logique et une méthode impeccables. Si elles arrivent avant l'hiver à avoir gain de cause sur l'Isonzo, au Carso, à Tolmino, à Gorizia, ce sera un grand point de gagné. Si non, il ne faut pas se dissimuler que la mauvaise saison amènera tout aussi bien du côté italien que du côté de l'ennemi un arrêt à peu près forcé ; et la mauvaise saison commence beaucoup plus tôt en montagne qu'ailleurs.

Général BERTHAUT.



UN DON SUPERBE DE LA RUSSIE

L'archiprêtre Smyrnof, guidé par le colonel d'Osnobichine, directeur des ambulances russes aux armées françaises, va procéder à la bénédiction des nouvelles formations automobiles chirurgicales.



La troupe des quarante automobiles pouvant transporter chacune trois blessés, qui accompagneront au front les sections d'autos-chirurgicales et radiologiques dont l'une restera en seconde ligne et l'autre ira à l'avant des armées.

LES LIVRES NOUVEAUX

Les *Hymnes de France*, d'Albert Bausil, nous arrivent de province (Barrière, éditeur, Perpignan) ; elles n'en sont pas moins de la meilleure inspiration, du plus éloquent lyrisme.

Le Roussillon aura décidément bien mérité de la patrie, il ne se contente pas de nous livrer le sang de ses fils, de fournir le Chef qui prépare la victoire et assurera le triomphe, il nous octroie encore sa poésie où se reflète, avec le plus fougueux, le plus ardent patriotisme, — celui des catalans de 93 qui, au col de Banyuls, à Peyrestortes, repoussèrent et écrasèrent les envahisseurs, — la beauté quasi attique de son ciel, l'harmonie de ses montagnes, la magie de ses plaines, la splendeur de sa mer.

Albert Bausil semblait prédestiné à célébrer la jeunesse, l'amour, la fête de la vie. Mais il s'est penché sur le chevet des soldats agonisants, il a vu souffrir, il a prêté l'oreille aux récits des blessés, il a suivi avec une colère grandissante la marche des Barbares. Sa Muse jusqu'ici un peu languide, d'une grâce légèrement mièvre, s'est transformée en Némésis. Il a empoigné le plectre d'une main vigoureuse et lancé l'anathème avec une virilité fière et puissante. Ses vers sont, ainsi que l'aurait dit Barbey d'Aurevilly : des *vers-fêches* ; ils frappent où il faut, comme il faut. Lisez, c'est presque de l'Archiloque :

Au Kronprinz.

Il me plaît aujourd'hui d'assumer la besogne
Et de te mettre en vers, sinistre mannequin !
Ainsi que Baudelaire a chanté la Charogne
Et que Hugo clama la honte de Cain.

Ecoutez encore ceci :

Printemps sur les faisceaux :
Le printemps est venu sur les plaines de
[France.

Boucle ton ceinturon, tends tes muscles, se-
[coue

Ta capote jangeuse aux glorieux lambeaux,
Finis, les mornes soirs dans la brume et la
[boue.

...Soldat ! C'est la saison des lauriers en
[rameaux !

Vois dans l'aube qui l'auréole
Dans les clartés de Floréal,
Toute l'Histoire caracole.
...C'est le petit tambour d'Arcole
Qui va te donner le signal !

La revanche n'est plus un rêve :
Le soleil d'Austerlitz se lève...

N'entendez-vous pas résonner dans ce poème l'écho de toutes les Marseillaises de France, — la Marseillaise, ce canon de quatorze armées, comme l'énonçait superbement l'admirable auteur de *l'Enfer*, — ce chant auquel convient surtout la musique des batailles et dont le souffle, d'un bout à l'autre du territoire, fait frémir le buisson au bord de la route, l'airain dans la tour des églises. L'airain, il vibrera bientôt pour le succès final que célèbre par avance le poète, le succès que nous devons à ceux qui luttent aujourd'hui et aussi à ceux qui n'auront : même pas de place au cimetière, qui sont tombés, dans les champs inconnus et pour lesquels A. Bausil a trouvé ses accents les plus émus, les plus profonds.

La France avait besoin pour que tout s'ac-
[complisse
De son sang le plus pur et le plus vigoureux ;
Vous êtes la rançon de ce grand sacrifice
Et c'est par vous que nos enfants seront heu-
[reux.

Nous nous rappellerons que c'est votre rosée
Qui fit s'épanouir pour nous la moisson
[d'or !

MM. Georges Pioch et Domin ont, le premier par sa plume, le second par son crayon, déjà cloué au pilori les *Responsables* : l'empereur allemand, ses généraux, ses alliés. Les portraits-charges de cet album, élégamment tiré sur papier teinté (Ollendorf, éditeur), procèdent de cet esprit tout gaulois qui inspira aux sculpteurs médiévaux le comique des cathédrales : mascarons grotesques des clefs de voûte, gnomes hilarants des porches, gargouilles des toitures et des clochers. Les dessins de M. Domin sont d'une verve merveilleuse. Il sait découvrir le trait essentiel, caractéristique, s'en servir habilement sans altérer, ni déformer, la physiognomie de ses modèles. On ne ra-

conte pas ces choses, il faut les voir et ceux qui les verront éprouveront un soulagement, car ils sentiront que cette satire est déjà un commencement de revanche.

La plaquette de M. Antony-Thouret, luxueusement éditée par la maison Delandré, illustrée de belles gravures inédites et d'une composition originale de Fraipont ne contient que deux poèmes : *L'Ange brisé*, *L'Aigle Noir*. Mais faut-il mesurer la qualité à la quantité et Boileau n'a-t-il pas écrit : qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème ? *L'Ange brisé*, c'est celui de Reims, celui qu'avait évoqué Roland et devant lequel parut la Pucelle, celui dont les Teutons ont broyé le front dans la poussière, dont ils ont mis le cœur à nu... *L'Oiseau Noir*, on le devine, est l'Aigle Impérial, sinistre pourvoyeur des agapes sanglantes, soudoyeur éhonté de toutes les vertus. M. Antony-Thouret le flagelle à pleins bras, avec une généreuse et reconfortante indignation. En lisant ses alexandrins je me suis pris à songer au double soufflet marquant l'Aigle à deux fronts dont parle Hugo.

Paul d'ABBES.

LA SEMAINE

Le journal, notre pauvre journal quotidien de feuilletons et de faits divers, de scandale et de *parisisme* est devenu plus émouvant et plus beau qu'une antique rapsodie. Il nous arrive chaque matin chargé d'images et de poèmes dans la simplicité cursive des télégrammes, la morne formule des communiqués, la sobriété stricte et colorée des récits officiels. Tantôt, des plaines de Flandre aux défilés d'Argonne, des rivages de l'Odysée à ceux de l'Évangile, c'est la tranchée, la grenade, la mine, l'héroïsme obscur qu'une masse générale enveloppe, tantôt ce sont les marins anglais de l'E-13 sombrant alignés sur le pont, impassibles comme des statues, face à l'ennemi, tels nos marins de la première République, tantôt, dans l'Est, c'est le chef de l'État procédant au son du canon et sur le front des armées, à la remise de drapeaux. Si d'aventure quelque fermentation politique inquiète et trouble le ciel de l'arrière-voilà de quoi redonner à nos esprits et à nos cœurs l'union et l'unité. Il faut bien que les petites querelles se taisent à la grande voix des poilus.

Or, lisant ces récits brefs et grandioses nous allons répétant : voilà comment savent mourir les marins, comment vont à l'honneur, parmi tant de braves, les zouaves ou les chasseurs, les fusiliers ou les brigades marocaines. Nous reconnaissons de la sorte la survivance de « l'esprit de corps » lequel, à l'égard de la discipline, fait la force des armées. Nous assistons ainsi à la résurrection de bien des choses que nous pensions à jamais disparues. En l'espèce, il semblait que notre armée républicaine — toute la patrie valide une et indivisible — réalisât sous l'uniforme l'uniformité. Même cœur, pensions-nous, même foi. Et voici que nos soldats enchérissent sur le courage, raffinent sur le point d'honneur et fraternels et rivaux tout ensemble, prétendent, selon la couleur du costume ou la forme de l'arme, être tenus pour les « mieux faisant ». Jadis suisses, écossais, lansquenets, carabins, plus tard les régiments de Champagne ou de Navarre, Picardie ou Piémont tiraient orgueil, chacun pour sa belle part, des plus hauts faits de guerre. Chacune de ces troupes citait ses campagnes, ses soldats illustres et ses jours de gloire, chacune avait son caractère, son type. Ces traditions passeront dans les demi-brigades de la République et dans les régiments de l'Empire. La diversité du recrutement, des sacs, du parler, des costumes semblait y beaucoup aider. Cependant nous retrouvons dans notre armée nationale la même émulation militaire. Il faut, en dépit de toutes les unifications, que les soldats se groupent et se distinguent, qu'ils forment de petites familles dans la grande. On a eu beau aujourd'hui tenter de répandre la même teinte neutre sur les costumes et les actions on a dû en revenir aux anciennes coutumes ; citer des corps, des brigades, des compagnies, — l'héroïsme à forcé toutes les consignes d'ano-

nymat. Nous connaissons les fusiliers-marins de Dixmude, les chasseurs alpins du « vieil Armand ». Un officier nous contait naguère comment — en quelques jours — des hommes versés dans une arme d'élite en avaient pris « l'allure et l'esprit ». Le noyau d'un bataillon décimé avait suffi à reconstituer l'âme du corps.

Écoutons un soldat de l'Empire célébrer la force et la vertu des traditions

de batailles de son régiment, les morts les croix, les bivouacs, les traits remarquables et les chansons. Entre voltigeurs et grenadiers, canonniers et servants les quolibets et les épées se croisaient quelquefois. Rien n'a changé, hors l'apparence.

...Puisqu'il faut à nos poilus de petites familles et de petites querelles pour être plus unis et plus grands ne leur chicanons



LE SERMON SUR LE FRONT

L'abbé Marcel Souris, qui vient d'être cité à l'ordre du jour et a reçu la croix de guerre, fait un sermon sur le front, le 15 août dernier.

régimentaires. « Français, français d'abord, s'écrie Ambert, puis soldat du grand chef, enfin cuirassiers ou artilleurs, fantassins ou dragons, nous étions les enfants de tel ou tel corps, de tel ou tel régiment. Je l'ai dit, la France était la Patrie, l'état militaire était la province, au dialecte particulier, aux mœurs différentes, l'arme était le village, nous savions le nom de notre cloche et le vêtement de nos voisins, le régiment était la famille... »

Chacun était fier de dire le nombre

point ces libertés. L'armée, c'est le pays. Peut-être se souvient-on en effet que le pays naguère présentait ainsi des semblants de division et de rivalités. Il y avait des alpins et des zouaves, des fusiliers-marins et des vitriers. On leur donnait un autre nom car le langage politique est aussi riche que le militaire. Mais nous avons vu qu'à l'heure du devoir chacun comme l'écrivait Ambert, s'est retrouvé Français, Français d'abord.

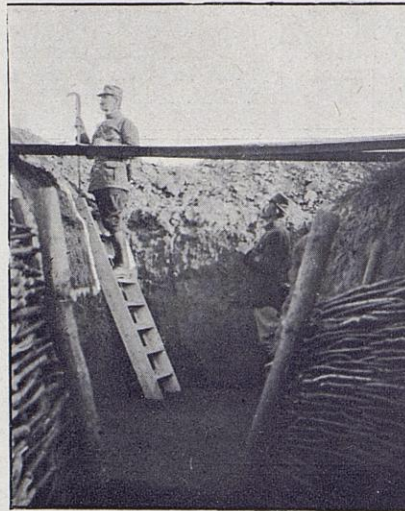
J. DE BARONCELLI.

ÉCHOS

L'INDUSTRIE HÔTELIÈRE FRANÇAISE
A SAN-FRANCISCO

Une fort louable initiative a été prise par notre Industrie Hôtelière Française : c'est sa participation à l'Exposition de San Francisco.

Le 31 mai 1913, l'Union Nationale des



LE COLONEL S.-A. en observation au bord d'une tranchée à ...

Syndicats Hôtelières de France, réunie en assemblée, chargeait M. Pierre Chabert, administrateur de la *Riviera Hôtelière* et membre du Comité français des expositions à l'étranger d'obtenir que, dans les futures expositions, l'Hôtellerie française soit représentée. M. Pierre Chabert saisit l'occasion de l'Exposition de San Francisco pour remplir cette mission et ses efforts ont été couronnés du plus complet succès : grâce à son heureuse intervention, les Américains peuvent se rendre compte des progrès qui ont été accomplis dans nos hôtels de France.

La « Section Hôtelière Française » à San Francisco comprend deux parties bien distinctes, l'une montre la vie corporative : écoles hôtelières de Paris, Thonon et Aix-les-Bains, législation, guides hôteliers de chaque région, placement du personnel, contrats du travail crédit hôtelier, etc., et dans la seconde partie, nos grands hôtels de chaque région montrent, sous forme de maquettes, plans en relief, dessins, photos, etc., les améliorations successives faites depuis vingt ans : éclairage, électricité, ascenseurs, chauffage, installation des cuisines, téléphone privé, etc.

Soulignons tout l'intérêt, toute l'importance de cette manifestation. Elle fait honneur aux Hôtelières de France qui, au milieu des événements que nous traversons, ont su affirmer leur vitalité. Ils ont fait preuve du meilleur patriotisme et leur participation à l'Exposition de San Francisco est, en même temps, une appréciable contribution à la reprise des affaires : la France continue !

Edmond DEPAS.

LES AUTEURS CÉLÈBRES AU BIVOUAC

Pour fournir à nos braves combattants une saine distraction, — et en est-il de plus agréable que la lecture, — les éditeurs Berger-Levrault viennent de créer à leur intention, la « Bibliothèque des Poilus » dont les quatre premiers volumes d'un prix très modique (0 fr. 60 le tome) contiennent des œuvres de Corneille, Molière, Victor Hugo, Lamartine, A. de Vigny, Musset, Erckmann-Chatrion et Frédéric Soulié ; des variétés d'actualité, et en outre, des cartes des situations successives des opérations. Aux heures de répit et de repos, ces petits livres, avec leur jolie couverture bleu horizon, charmeront les loisirs de la tranchée, et seront les bienvenus sur tout le front (Berger-Levrault, 5-7, rue des Beaux-Arts).

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École, Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.